

**EVOLUTION  
DEMOGRAPHIQUE EN MILIEU  
RURAL :  
ROURE, ALPES-MARITIMES**

**par Simone CLAPIER-VALLADON,  
docteur es-lettres  
et  
Victor CLAPIER, docteur en médecine**



Village perché de la vallée de la Tinée dans les Alpes-Maritimes, Roure est un très ancien site habité. On trouve, en effet, sur le territoire de la commune l'unique menhir connu du Comté de Nice. A l'époque romaine, la Via Julia conduisait de Saint-Sauveur à Saint-Etienne de Tinée en passant par Roure. Pourtant les routes modernes l'oublient longtemps puisque ce n'est qu'en 1938 que la route parvient au village.

Les hommes ont ici, depuis les temps les plus reculés, utilisé et façonné un amphithéâtre naturel remarquablement exposé au soleil et terminé par un éperon rocheux qui en fait un observatoire stratégique de la vallée.

Combien étaient-ils au cours des siècles ?

Roure fut très anciennement peuplée par une population d'origine celto-ligure. Le type humain, blond au teint pâle relativement grand, que l'on retrouve encore de nos jours chez les Rourois n'a en effet, rien de méditerranéen. Le site est donc celui d'un habitat millénaire. En effet, nous trouvons là réunies toutes les constantes des sites antiques : exposition au midi, altitude de 1000 mètres, emplacement ouvert en terrasses de cultures établies en demi-cercles. Les villages, comme Roure "ont bénéficié de la Paix romaine pendant des siècles, puis, lorsque l'empire romain s'effondra, ils vécurent encore pendant longtemps sur la lancée de la civilisation romaine, et surtout à l'écart des courants d'invasions qui intéressaient la seule franche côtière de notre région" (1).

## **I - DE LA FONDATION AU XIXe SIECLE**

La première année où nous avons une évaluation de la population est 1313. A cette époque du Moyen-Age, Ilonse a 119 feux, c'est le village le plus peuplé de la Tinée, Roure a 90 feux (entre 435 et 480 habitants).

D'une manière générale, les spécialistes de démographie historique pensent que jusqu'au XVIIe siècle, en France, les mêmes conditions démographiques ont prévalu pendant des siècles, sinon pendant des millénaires. Ici nous voyons que la population est demeurée en nombre constant du XIVE au XVIIIe siècle. A cette époque, Roure est plus peuplé que Saint-Sauveur et que Roubion.

Les premières familles dont nous retrouvons les patronymes dans les registres paroissiaux (baptêmes, mariages, sépultures) de 1632 à 1650 sont les descendants des ancêtres fondateurs du village : ces noms de famille sont relativement nombreux, certains sont encore présents. L'orthographe du nom n'est, à cette époque pas fixée, le prieur qui transcrit les actes religieux de la vie de ses paroissiens, soit introduit lui-même des fantaisies comme latinisation du nom, féminisation, diminutif, soit enregistre des variantes d'appellation pratiquées dans les familles. De là plusieurs formes de transcription d'un même patronyme (2). En outre, l'écriture, le plus souvent difficilement lisible sur des papiers très anciens qui ont jauni et se sont détériorés au cours des siècles, multiplie les erreurs de lecture.

Ce qui caractérise la démographie rouroise du XVIIIe siècle c'est le poids des naissances (14 baptêmes en moyenne par an) qui l'emportent très largement sur les décès (moyenne de 6,41) ce qui impliquerait une augmentation sensible de la population. En fait, la différence des naissances et des décès de 1313 à 1752 révèle un excédent de plus de 500 personnes sur quatre siècles, mais ce gain des naissances n'apparaît pas dans l'évaluation de population de 1752. Pour cette date le rapport Joanini avance le chiffre de 435 habitants ne comptant vraisemblablement pas Valabres (3). La population du village est donc globalement la même ce qui indique que pendant toute cette ancienne période, en moyenne, un Rourois est parti chaque année s'installer ailleurs.

Au début du XVIIIe siècle, la natalité rouroise est en légère augmentation (moyenne 15,4), mais il y a une nette recrudescence de la mortalité qui passe à une moyenne annuelle de 13,48. Ceci est particulièrement intéressant à noter ici car c'est l'époque où disparaissent en France la grande mortalité par famine, peste ou guerre. Au contraire, ici la mortalité augmente nettement et nous avons vu se succéder des moments de surmortalité vraisemblablement par épidémie (4). C'est que sans doute à la charnière du XVIIIe-XIXe siècle le village s'est ouvert. On voit apparaître de nouveaux patronymes : Auvara, Robion, Segur, donc des hommes qui s'installent ici et feront souche, mais qui ne sont vraisemblablement qu'un des éléments apparents d'une circulation peut-être accrue qui de ce fait ouvre le village aux maladies. Avec les hommes et les troupeaux les microbes circulent.

Quoi qu'il en soit, ce qui caractérise cette période c'est la constance de la population, environ 450 habitants, et une certaine endogamie. Le village constitue en fait une quasi famille étendue, chacun étant plus ou moins allié à tous. Pour notre propre famille Clapier nous avons constaté que nous sommes apparentés au cours des siècles avec presque toutes les familles Blanc - Faraut - Argentin - Robion - Auvara - Mallet et souvent plusieurs fois à plusieurs générations. La communauté issue de tels liens parentaux renouvelés n'est plus seulement un consensus d'intérêts, une habitude de vie commune, mais un groupe partageant affectivement les mêmes racines.

Les nouveaux Rourois arrivent au village le plus souvent par mariage, se fondent dans la population autochtone et en font vite partie intégrante.

La natalité augmente jusqu'à la Révolution (plus de 17 naissances par an) tandis que la mortalité diminue (moyenne annuelle 11,55) pour une population en léger accroissement global (500 habitants en 1800). La croissance de la population se continue : 577 habitants en 1822 (5), 646 en 1838 (6), année qui paraît constituer le maximum du peuplement.

Le village n'est pas clos sur lui-même et les Rourois se déplacent comme l'indique, par exemple, la liste des passeports délivrés pendant la période révolutionnaire (96 passeports en l'an IV et en l'an V). De plus, l'émigration temporaire, en hiver, dépeuplant montagnes et vallées, est un phénomène ancien dans la région.

L'enquête de 1753 précise le sens de ces départs collectifs qui permettaient de se "procurer la subsistance ailleurs et de ménager aussi les provisions laissées au village" (7). C'était le cas à Roure et encore plus à Valabres. Les déplacements saisonniers se poursuivent et même s'amplifient au XIXe. On descend dans les vallées, sur la côte pour travailler la terre, cueillir des olives, cueillir la fleur d'oranger dans la région grasse. Ceux de Roure vont même à Marseille pour y devenir laitiers alors que leurs voisins de Roubion mènent leurs moutons dans la Provence à Cuers, Cabasse et Draguignan, et leurs vaches autour de Grasse pour y vendre le lait.

## **II - LA POPULATION A PARTIR DU XIXE SIECLE**

Il est difficile d'avoir une idée précise de l'évolution démographique rouroise car il est quasiment impossible d'avancer des chiffres exacts de population avant 1848, date à laquelle nous trouvons le registre d'état des âmes puis les dénombremens. Les registres paroissiaux antérieurs permettent de compter les mariages, baptêmes, enterrements, mais ne précisent pas le nombre d'habitants. Les documents qui mentionnent des chiffres de population n'ont pas un but de recensement.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons dire qu'aux alentours de 1840 il y a environ 650 Rourois. L'enquête pour la visite de Monseigneur Galvano en 1837 fait état de 605 paroissiens (332 hommes, 273 femmes) à la paroisse Saint Laurent ne tenant pas compte des habitants de Valabres. Il y a donc une nette croissance de la population par un gain d'environ 200 personnes. L'étude des registres permet de voir que le village connaît au début du XIXe siècle jusqu'en 1840 un taux de fécondité jamais égalé avec une moyenne de plus de 20 naissances par an (20,75) tandis que la mortalité n'augmente que faiblement (moyenne 16,8). Le dynamisme démographique de la population est alors le plus grand et on célèbre entre 2 et 10 mariages par an (en moyenne 7,2). La différence des naissances et des décès pour la période 1750-1840 fait apparaître un excédent des naissances de plus de 150 personnes. A l'inverse de ce qui s'est passé aux siècles précédents ces Rourois restent au village ce qui implique de nouvelles ressources. Nous pouvons penser que cela correspond à des modifications dans les modes de cultures en particulier introduction de la luzerne qui va permettre d'éviter la jachère, culture de la pomme de terre.

C'est donc une période d'expansion démographique. C'est cette nostalgie d'un village vivant où mariages, baptêmes, enterrements réunissent les Rourois, en famille, où les cloches sonnent fréquemment, plus souvent joyeuses que tristes que nous avons retrouvé dans les récits. La communauté vit entre elle. Chaque famille reste au village et fait souche.

A partir de 1838, d'une manière discrète d'abord, le dynamisme démographique diminue. Il n'y a plus que 592 habitants en 1861 (8). C'est la natalité qui commence à décroître, il n'y a plus qu'une moyenne de 17 naissances par an de 1838 à 1860 et les départs des Rourois vers les villes augmentent très sensiblement.

Le 1er janvier 1848, le curé de Roure, Jean-Pierre Latil, établit le registre dit "Etat des Ames" et le tient à jour jusqu'en 1864. "Le livre d'état des âmes" (liber status animarum) est un des nombreux registres paroissiaux que le curé devait tenir mettre à jour et présenter à toute réquisition de l'autorité ecclésiastique. Relativement peu communs en France, ces documents n'en sont pas moins très intéressants. Le livre d'état des âmes est issu de la recommandation de l'apôtre de la Réforme Catholique, Charles Borromée (1538-1584). Le curé, pasteur d'âmes, se levait de connaître les brebis dont il avait la charge spirituelle. Pour ce faire, il lui fallait entreprendre le décompte dans un registre particulier de toutes les familles, quartier après quartier, maison après Maison. En tête de chaque rubrique figurait le nom du père de famille, son prénom, son surnom, quand il en portait un, ce qui était autrefois très fréquent... Suivaient dans l'ordre le nom de la mère et, selon leur âge, celui des enfants vivant sous le même toit (9).

Il y a à Roure en 1848 98 "feux" ou familles, dont l'importance varie entre 2 et 10 membres, avec une moyenne d'un peu plus de 6 : outre le père, la mère et les enfants, on note assez souvent la présence au foyer d'un gendre ou d'une bru et de petits enfants, et parfois de collatéraux du père ou de la mère. La population totale recensée est de 595 personnes, 300 du sexe masculin et 295 du sexe féminin, mais si l'on se réfère au lieu habituel de résidence, on constate que 37 personnes n'habitent pas réellement à Roure, ce qui ramène la population permanente du village à 558, répartis de façon exactement identique, 279 dans chaque sexe.

Les 37 migrants, 21 hommes et 16 femmes, résidant essentiellement à Marseille (12 hommes et 8 femmes) et à Toulon (6 hommes et 4 femmes). A cette époque Nice, qui n'est encore qu'une grosse bourgade sans activité importante, n'a attiré qu'un seul Rourois. Deux autres sont partis à Vallabres et les quatre derniers ont eu des destinées diverses : un à la Garde, un autre en France sans autre précision, le troisième en Afrique et personne ne semble savoir où se trouve le dernier ou plutôt la dernière, une femme dont la résidence est inconnue.

Les 98 foyers se partagent 23 patronymes différents, mais quatre d'entre eux sont extrêmement répandus puisqu'ils intéressent au total 57 familles. Chacun de ces patronymes doit correspondre à la multiplication des individus d'une même souche, originaire du village depuis des temps immémoriaux. Il existe 20 familles Blanc, 13 Mallet, 12 Faraut et 12 Clapier. De ce fait, les homonymies complètes sont fréquentes ; on trouve par exemple au début du XIXe siècle trois Antoine Clapier et aucun des trois n'a un second prénom ; on ne peut les distinguer que par leur surnom, respectivement Viola, Testo Bello (sic) et notre ancêtre, Proie ; mais, malgré les directives des autorités ecclésiastiques, le surnom, sans doute considéré comme péjoratif, n'est que rarement mentionné dans l'état des âmes et presque jamais dans les registres des baptêmes, des mariages et des sépultures ; on ne le trouve de façon systématique que sur certains documents administratifs et en particulier dans les registres des impôts où il était impératif de distinguer les différents contribuables.

Les surnoms n'étaient pas choisis par les intéressés ni par leur famille, mais par la communauté. Certains étaient féroces, d'autres ironiques ; beaucoup nous semblent anodins, mais ils rappelaient souvent une particularité physique ou intellectuelle, ou encore un fait remarquable dont le sujet avait été le héros ou la victime. Chacun faisait semblant d'ignorer son surnom et les autres se gardaient bien de le prononcer en sa présence. "Quand je suis venue à Roure pour la première fois, nous dit Mme S. j'étais mariée. Un jour, en me promenant, j'ai rencontré la vieille Mme G. Nous avons causé et elle m'a demandé qui j'étais. Je le lui ai dit, mais comme je ne connaissais pas le père et le grand-père de mon mari qui étaient morts depuis longtemps, Mme G. n'arrivait pas à me situer. Alors je lui ai dit : " je suis la belle-fille de la Patienza". Elle a été très étonnée que je lui dise ça, mais elle a compris tout de suite". Le surnom se transmettait souvent sur deux ou trois générations, jusqu'à ce qu'un descendant fasse à son tour parler de lui et reçoive lui-même un autre surnom.

D'autres patronymes sont un peu moins fréquents que les quatre principaux : il s'agit de Ber rand et Bres, portés chacun par 5 familles ; de Baylon, quatre de Maynard, d'Ajvara, de Richier et de Ramin, trois ; de Blanchi, de Ségur et Lobo, deux. Enf n, Astier, Bove, Buerc, Degioannis, Graglia, Robio, Rapuc, Ugo et Tornalier ne sont représentés chacun que par une seule famille.

La grande majorité des habitants de Roure y sont nés, mais 84 d'entre eux, 8 hommes et 26 femmes sont des "étrangers" ou des "étrangères" qui ont épousé des Rourois. En fait, la plupart de ces personnes sont originaires des villages ou des hameaux limitrophes : trois hommes viennent de Roubion, deux de Vallabres et les trois derniers respectivement de Molières, d'Ilonse et de Bagni di Vinadio. Les 26 femmes ont des origines plus variées mais viennent aussi pour la plupart des communes voisines : Isola, cinq ; Saint-Sauveur et Marie, quatre ; Vallabres, deux ; Ilonse, Valdeblore, Roubion, Roussillon, Saint-Etienne, Thiery, Guillaumes, San Brizio, Entraunes, Sipiéras, une chacun ; enfin, l'origine de la dernière n'est pas précisée. Il est remarquable de constater que les Rourois et les Rouroises se marient tous dans leur terroir ; aucun de ceux qui ont émigré de façon plus ou moins temporaire, et nous avons vu qu'ils étaient plusieurs dizaines, n'a ramené au pays un conjoint marseillais ou toulonnais. On constate donc une forte endogamie associée à une exogamie à courte distance. Au total, un foyer sur trois environ comprend parmi ses membres une personne née en dehors du village. On peut donc se demander si cette endogamie n'est pas génératrice de troubles dus à la consanguinité. Nous n'en avons pas trouvé des traces évidentes actuellement ni dans un passé récent, mais le registre de 1848 signale cependant un "innocent" et deux muets, pour expliquer sans doute qu'on ne les a pas admis à la communion, en raison de l'impossibilité où ils étaient de se confesser. Ces infirmités, qui concernent trois membres d'un petit village, peuvent difficilement s'expliquer par le hasard et ont probablement pour origine la consanguinité.

Grâce à l'état des âmes, on peut facilement établir la pyramide des âges (voir tableau) mais cette représentation de la population rouroise est malheureusement altérée par le fait que la date de naissance de 5 hommes et 26 femmes n'est pas portée sur le registre. Le curé Latil ne pouvait retrouver ces renseignements, car la plupart des personnes en question étaient nées à l'extérieur de la paroisse. Etant donné que les dates de naissance manquantes concernent essentiellement des femmes, la pyramide des âges est nettement plus large du côté des hommes. On peut cependant faire deux remarques :

- la population est jeune : 46 % des Rourois ont moins de 20 ans ; 5 % seulement dépassent 60 ans et personne n'atteint 79 ans.

- il existe des tranches d'âge manifestement peu fournies ; c'est notamment le cas des groupes de 10 à 15 ans et de 40 à 48 ans qui peuvent peut-être s'expliquer par des épidémies ayant touché, à certaines époques, une bonne partie de la population infantile.

Contrairement à ce que l'on constate actuellement, les veufs sont plus nombreux que les veuves (25 contre 17). Il devait en effet exister une mortalité féminine notable lors des nombreuses grossesses et des nombreux accouchements qui émaillaient la vie de toutes les femmes mariées. Les veufs se remarient plus souvent que les veuves (10 fois contre 3) car un homme avec de jeunes enfants à charge ne pouvait manifestement les élever qu'en leur procurant une seconde mère. On trouve même deux hommes et une femme veufs ou veuve pour la seconde fois. Une mère célibataire est signalée, elle vit seule avec son enfant.

La quasi-totalité des familles, 96 sur 98, a une activité essentiellement agricole et pastorale ; seules deux familles font exception : l'une est formée uniquement d'artisans, un cordonnier et trois tisserands ; l'autre est tout à fait marginale, constituée par deux mendiants et un muet. On peut ranger les 96 familles paysannes dans quatre rubriques : les paysans propriétaires, les plus nombreux, 80 familles ; les métayers, paysans non propriétaires de leur terre, 11 familles ; les journaliers, 3 familles ; les bergers, 2 familles.

Dans chaque groupe, il existe quelques foyers dans lesquels une ou deux personnes exercent à Roure une activité artisanale alors que le reste de la famille se consacre à l'agriculture. On rencontre ainsi au total 10 tisserands, 3 cordonniers et 2 menuisiers. Cette particularité, rare chez les paysans propriétaires est beaucoup plus fréquente chez les métayers. Dans le même ordre d'idée, on constate que la proportion des migrants est près de quatre fois plus forte dans les familles de métayers, de journaliers et de bergers que chez les propriétaires du sol, qui sont certainement beaucoup plus attachés à leur terre.

En dehors du curé, qui s'est comptabilisé avec ses ouailles, et d'un séminariste qui devait être maître d'école, on ne trouve aucun représentant du secteur tertiaire : pas de commerçant, de membres de professions libérales, d'administratifs ni de personnel de maison résidant à Roure. Le médecin est à Clans et le notaire, qui est en même temps secrétaire de mairie, à Saint-Sauveur ; aucune famille n'est assez riche pour avoir des domestiques ; il existait pourtant quelques commerçants (débit de boisson, épicerie tabac), un garde-champêtre et un cantonnier du canal, mais ces activités n'étaient que complémentaires.

Nous constatons une baisse de la population de 1838 à 1871 avec 592 habitants en 1861, 530 en 1866, 440 en 1871 et 1872 (212 femmes, 228 hommes). Le déclin démographique semble donc ici commencer très tôt alors que pour l'ensemble du pays niçois la règle générale semble être celle d'une croissance démographique qui se poursuit au-delà de 1860. "Le maximum démographique est placé entre le milieu du XIXe siècle et les années qui suivent immédiatement le rattachement à la France (10). Ici donc le maximum de population est atteint très tôt, dans le premier tiers du XIXe siècle.

La décroissance de la population à partir de 1840 se manifeste par le fléchissement de la natalité (15,6 naissances en moyenne au lieu de 20,75 dans la période précédente) ; la nuptialité est aussi en forte baisse (en moyenne 4.1 mariages par an au lieu de 7) ; le taux de mortalité est resté le même que pendant les décades antérieures (16,72 décès par an en moyenne). L'épidémie de variole qui sévit dans la région ne semble pas atteindre Roure. Le mouvement d'expatriation déjà amorcé s'accroît. Le village a incontestablement atteint, voire dépassé, son maximum de population ; eu égard les terres cultivables, les pâturages, il y a même surpopulation, dans un milieu agricole qui ne peut guère bénéficier de modifications technologiques. Les difficultés de la transhumance à cause de la réglementation ont peut-être aussi joué défavorablement.

"Jusqu'aux alentours de 1840, les excès de la douane paralysent le commerce de transhumance et la contrebande a lieu sur de petites quantités. La sévérité des règlements explique, parallèlement, les réactions des pâtres et des propriétaires de troupeaux et l'émigration des bergers du haut comté de Nue vers la Provence, par les Basses-Alpes, car en certaines années, ils ne peuvent réunir assez d'argent pour rentrer chez eux. Cette formule économique déficitaire explique enfin l'émigration des populations de la vallée de la Tinée et le déséquilibre des recensements sardes à la veille du rattachement du comté de Nice à la France (11).

Eu égard aux potentialités agro-pastorales on peut avancer que cette période est celle d'une surpopulation : les moindres lopins de terre sont cultivés, les litiges pour les troupeaux indiquent le surpâturage et les problèmes d'irrigation sont quotidiens. (Il est possible aussi que les terres donnent des signes d'épuisement. Quoi qu'il en soit, très vite, le mouvement de décroissance démographique est amorcé. Pourtant, il faut signaler une remontée de la population une dizaine d'années après le rattachement à la France. Il y a 478 habitants en 1876 (266 hommes et 212 femmes). Notons cette année-là la présence de 2 Italiens récemment implantés à Roure et d'un Autrichien. On constate déjà un vieillissement de la population par rapport à 1872. La tranche de 70 à 75 ans est passée de 5 à 8, les 75 à 80 ans ont augmenté de 5 à 7, le vieux Rourois de 80 à 85 ans était seul de son âge en 1872, il y en a maintenant 5 et deux hommes ont plus de 85 ans, âge qui n'était pas atteint en 1872. Il y a donc un gain de population de 13 personnes par vieillissement. L'augmentation globale de la population est en fait exclusivement masculine.

Le dénombrement de 1881 fixe la population à 536 : 300 hommes, 236 femmes - notons l'arrivée de 50 Italiens (45 hommes, 5 femmes). En 1886, d'après les statistiques départementales, il y a 504 habitants qui se décomposent comme suit : 415 nés à Roure, 71 dans une autre commune du département, 5 dans un autre département, 13 étrangers. Les étrangers habitant au village les années auparavant ne sont pas tous restés (25 sont partis), certains ont obtenu la nationalité française par mariage ou naturalisation

Il y a donc ici un fléchissement de la population à rencontre de ce qui se passe dans l'ensemble du pays.

Dans la France rurale, comme vient récemment de le montrer Eugène Weber, les mentalités, les parlars, les systèmes de mesure, les conditions matérielles restent médiévales en plein XIXe siècle. La modernisation n'a commencé qu'en 1880 grâce à l'école, au service militaire. Mais aussi souligne Weber, grâce au développement des moyens de communication et à l'impérialisme administratif, quasi-colonial, qui permet la construction de la France... malgré les Français. On imagine aisément la profondeur d'un tel traumatisme.

Ici il y eut certainement bouleversement des habitudes mais non gain de production agricole, donc perte du dynamisme de la société traditionnelle qui ne semble pas immédiatement perçu par les Rourois eux-mêmes. En effet, le conseil municipal du village qui a pourtant signé les rapports de dénombrement ne semble pas avoir enregistré la baisse de la population puisqu'un procès-verbal de 1898 note: "Roure compte 535 habitants et comprend un territoire de 4065 hectares".

### **III - POPULATION DEMOGRAPHIQUE AU XXe SIECLE**

En 1900, le Conseil municipal mentionne encore le chiffre de 535, déplore l'émigration et indique que malgré tout Roure garde le 13e rang sur les 48 communes de l'arrondissement de Puget-Théniers.

Un certain flottement se poursuit donc dans les chiffres, certains documents se contentent de présenter avec prudence une évaluation de la population. C'est le cas du tableau de la population publié par le CRDP (Le Haut-Pays des Alpes-Maritimes 1750-1914, document 24) qui pour Roure mentionne les chiffres suivants : 1822, 577 habitants ; 1906, 510 habitants ; 1911, 507 habitants ; 1931, 203 habitants ; 1975, 71 habitants qui le plus souvent ne correspondent pas à ceux des dénombrements.

Les dénombrements recensent la population présente au mois de décembre, malheureusement c'est la saison où les montagnards exercent volontiers un travail temporaire à l'extérieur. C'est pourquoi on peut les considérer comme légèrement inférieurs à la réalité. Toutes ces statistiques regroupent les résidents de Roure, Valabres et des écarts.

Le dénombrement de 1911 mentionne 473 habitants à Roure, celui de 1921 229 habitants, celui de 1926 222 habitants.

Le déficit entre 1911 et 1921 est souvent expliqué par la terrible hécatombe de la première guerre et pour les survivants par la propension à s'installer en ville et non au village de leurs ancêtres. Ces deux mouvements ont certes joué ici -29 morts- comme ailleurs, mais ils ont en fait aggraver un mouvement de déclin et de départ déjà commencé. Les registres indiquent la chute de la natalité, de 1860 à 1908, le chiffre annuel des naissances d'enfants vivants, à quelques exceptions près, dépasse la dizaine, de 1909 à 1915 les naissances se chiffrent de 3 à 6 en moyenne (4,9). Après les hostilités des Rourois sauvés de la guerre sont bien revenus au village puisqu'ils ont fait 8 enfants en 1920, 7 en 1921. Mais ce que l'on constate c'est qu'à partir de 1910 non seulement le nombre des mariages diminue, mais que le plus souvent les couples célèbrent leurs noces à Roure mais n'y restent pas. En 1910, deux Rouroises épousent des étrangers au village, un Rourois épouse une Marseillaise et tout le monde part. Il en est de même à Roure les années suivantes. Alors que précédemment, dans la période 1816-1860, les nouveaux couples demeuraient à Roure, les Rouroises qui épousaient des Roubionnais ou des Blavets préféraient demeurer dans leur village ensoleillé.

Les documents s'accordent pour avancer le chiffre de 203 personnes en 1931. Les procès-verbaux des différents conseils municipaux vont faire par la suite des estimations en hausse : 280 personnes en 1936, 220 en 1937, 247 en 1954.

Que l'on prenne les chiffres hauts ou les dénombrements bas, le mouvement de déclin démographique est net. Le nombre des feux ou maisons l'indique tout aussi bien que celui des habitants : 70 maisons, 94 ménages en 1911, 60 maisons, 63 ménages en 1921.

En 1962, il y a 143 habitants et 71 sont recensés en 1975.

Ce qui caractérise la période de l'après deuxième guerre mondiale c'est la chute, voire la disparition des naissances -de 1941 à 1971, la moyenne est inférieure à 1-, mais aussi la diminution des décès au village (moyenne 1,8 par an). Les enfants des Rourois naissent ailleurs, avec une fécondité en nette régression et les anciens vont aussi mourir ailleurs, le plus souvent chez leurs enfants (71 Rourois sont morts pendant cette période dont 20 loin du village). Les mariages subissent la même régression (1,24 par an). La célébration du mariage dans l'église Saint-Laurent semble retrouver actuellement un certain regain d'intérêt montrant l'attachement aux racines ancestrales de la part de jeunes qui n'ont pas vécu leur enfance ici, ou la valeur affective de l'implantation de certains nouveaux Rourois.

L'exode rural est donc ici fort ancien, explicable par l'accumulation de causes diverses. Les aspects négatifs : contraintes et difficultés de la vie agricole, baisse du revenu pastoral, éclatement de l'économie d'autosubsistance, nécessité accrue de se procurer de la monnaie, manque de disponibilité des terres cumulant avec l'attrait de la ville vue comme un havre de liberté, une possibilité d'anonymat épanouissant, un lieu scintillant de lumière et de modernité. La lente pénétration de l'économie monétaire de marché va insidieusement compromettre le modèle de vie de la commune et cela d'autant plus rapidement que le village a toujours connu ouverture et échange vers l'extérieur.

C'est la dynamique de la population que nous avons vu s'appauvrir siècle après siècle, année par année, comme nous le disait tristement une vieille amie rouroise : "Il n'y a plus de petits ici, on a perdu l'habitude de célébrer les baptêmes et les mariages, mais tout de même c'est une joie pour nous de voir revenir un vieil ami de jeunesse qui prend sa retraite et recommence une vie rouroise".

## CONCLUSION

La courbe démographique que l'on peut tracer, avec quelques imprécisions, montre bien que la population rouroise demeura quasiment étale pendant 4 siècles. C'est la longue période où l'homme s'est abandonné à sa nature pour la vie et pour la mort. Puis le village connut un rapide essor d'un peu moins d'un siècle (1750-1840) suivi d'un déclin très rapide puisqu'en 30 ans la population redescend à l'effectif de 1353 et ne cesse de décroître. La période de forte population, plus de 500 habitants, constitue donc un phénomène très restreint dans le temps, donnant le départ à une décrue qui ne s'est pas arrêtée.

Le chiffre de 450 Rourois semble donc avoir constitué un équilibre durable entre le milieu et les hommes. Ces siècles furent le temps de la vie agro-pastorale, de l'économie d'autosubsistance. C'est un mode de vie qui a prévalu des origines jusqu'au début du XIXe siècle.

Les futurologues pensent que nous assistons actuellement à l'écroulement du système de production industrielle qui a engendré la société urbaine et de masse. Le maître mot de l'avenir pour Alain Toffler (12) par exemple est "reconversion pas assistance" et il retrouve dans les priorités du monde de demain le "prosumerisme", produire soi-même ce que l'on consomme ; une réalité aussi antique que le potager familial, une pratique s'enracinant ici dans les siècles passés.

On voit parallèlement se dessiner l'émergence d'une société nouvelle retrouvant et renforçant le pouvoir de l'individu tout autant par crise des modèles sociaux actuels que par développement des technologies de pointe comme l'informatique.

Ces deux orientations sont peut-être susceptibles de redonner un dynamisme démographique à des espaces ruraux qui, comme Roure, se sont peu à peu mis en somnolence.

## NOTES

(1) Pierre BODARD, "Soixante quinze sites inédits ou peu connus du département des Alpes-Maritimes et le Haut Pays niçois sous l'empire romain et le haut Moyen-Age" in Mémoires de l'Institut de Préhistoire et d'Archéologie des Alpes-Maritimes, tome XVIII et tome XXI.

(2) Nous avons relevé dans les premiers registres rourois la présence des familles

- ARGENTINO
- BLANC - BIANCHO - BIANQUI - BLANCHUS - BLANCA - BLANCHETTA
- BA ILON - BAELO
- BERTRAENA - BERTRANA - BERTRANETTO
- BOVE - BOVI - BOVA
- BRENA - BREZA
- CLAPERIUS - CLAPERIO - CLAPIER
- CAMARESSA - CAMAREZA
- CASTEL - COSTEL
- DAHONE - DAONE - DAONUS
- DONADIENA - DONADIENUS
- DARBANDJS
- FORNIEROT - FORNIERO
- GUAGLIONDO
- ISOARDONE
- NEBOIERA
- MAINAROUS - MIGNARDO
- PELLISONIUS - PELLISORIUS
- PORTIA - PONTIS
- PEGNETTA
- PETENDA

(3) Valabres est le hameau de Roure mais séparé du village par une falaise rocheuse.

(5) Chiffre donné in Le Haut-Pays des Alpes-Maritimes 1750-1914, publication du CRDP de Nice, document 24.

(6) Vincent PASCHETTA, Nice et sa région. 9e édition, Grenoble.

(7) Edmond ROSSI, Les vallées du soleil. Ed. Laffont, 1982, pp. 180-182.

(8) Chiffre unanimement cité par tous les auteurs.

(9) Pierre BODARD, "La vie et la mort dans une petite communauté de la campagne niçoise : la démographie de Falicon au début du XVIIe siècle" in Recherches Régionales, n° 2, 1983, p. 107.

(10) André COMPAN in Gérard COLETTA, Bergers de la Tfnée. Ed. L'Armourier, 1975, p. 100.

(11) Paul GONNET "L'éco-système sylvo-pastoral". Communication au 108e congrès des Sociétés savantes, Grenoble, avril 1983,

(12) Alain TOFFLER, Le choc du futur (1970), La troisième vague (1980), Les cartes du futur (1984).



